DR

« La troisième moitié de soi »
de Mustapha Bouchareb

Mustapha Bouchareb a mis du temps pour nous concocter ce recueil de nouvelles dont le moins que l'on puisse dire est qu'il nous plonge dans un univers où l'étrange le dispute au fantasme, où la condition de la femme voisine avec les prolongements négatifs du consumérisme.

La palette des thèmes qui habillent les récits est large et c'est ce qui fait la force de ce livre auquel on reprocherait, certains moments, un ton inégal. Tantôt poignant, tantôt pesant – la faute à une patine religieuse qui ne laisse pas le style de l'auteur se débrider façon Bukowski ou Buzzati –, « La troisième moitié de soi » est un ensemble de 23 histoires, assez éloignées les unes des autres mais avec un point commun : le monde arabe et musulman. Les personnages s'inscrivent toutefois par leurs traits caractéristiques et par ce que le narrateur leur fait vivre dans l'universel. Ces nouvelles se rejoignent aussi en ceci qu'elles finissent toutes dans une sorte de tristesse brutale sur laquelle vient buter l'espoir d'un destin coloré. Pourtant, l'envie est là de marier Kafka avec Casanova, l'hédonisme et l'absurde. La poésie affleure sous le mascara des dames de la bonne société. Les 4x4 rutilants qui pullulent sur les autoroutes du Moyen-Orient sont le cache-sexe d'une société qui ne veut pas dévoiler la vacuité de son destin et l'inexistence d'un dessein. L'auteur, spécialiste de linguistique appliquée, prouve dans cet opus, beaucoup plus que dans ses précédentes œuvres, une maîtrise parfaite de l'écriture, avec un style qui, s'il ne laisse pas libre cours à la fantaisie, n'en est pas moins habillé par le lyrisme et par une sorte de frénésie descriptive des tourbillons de l'âme. Un exercice qui n'est pas donné !

Les nouvelles sont également truffées de trouvailles stylistiques qui sont là comme des didascalies ouvrant la voie à la compréhension des drames qui se nouent. Le narrateur relate le côté vain de la lutte de l'homme face au destin et son poids écrasant. La femme traverse la quasi-totalité des nouvelles et cette présence montre à quel point cette « deuxième moitié de soi » est une préoccupation de tous les instants dans ces contrées, depuis Abla et Loubna, depuis Khadidja et Aicha. Tranches de vie analysées au scalpel, ces nouvelles se donnent à lire sans effort et certaines comme « Loudun », « Le portrait » ou « La rose de Jaipur » captivent l'attention à tel point qu'on imagine bien un cinéaste s'atteler à en graver les paroles sur pellicule. Reste que Mustapha Bouchareb, nourri comme on l'a compris à la grande littérature (au détour d'une phrase, on comprend qu'il a avalé goulûment du Garcia Marquez, du Dostoïewski, sans oublier Dickens ou Faulkner), gagnerait à se départir du sérieux de l'universitaire, du souci de rendre une copie propre. Il nous captiverait plus par une liberté de ton qu'on trouve parfois derrière la phrase bien construite. Surtout que l'auteur, après des œuvres de jeunesse qui lui ont valu des prix en 1985 et 1986, a prouvé définitivement que c'est un nouvelliste qui compte. Avec un peu plus de liberté de ton, il frôlera le chef-d'œuvre. C'est tout le mal qu'on lui souhaite. ■

YANIS SOFIANE

Tahar Djaout par Mustapha Boutadjine, Paris 1984 – Graphisme-collage extrait de « Poètes », collection privée de M. Bérard.

Hommage à Tahar Djaout

« Je rentrerai de voyages - Et te trouverai endormie. - Le raffût des meubles se sera tu, - Les bêtes en douceur se seront éclipsées - Et tous les tambours de la maison - Seront devenus peaux vivantes mais discrètes. - J'arrive toujours dans la suspension juste des pulsations, - Quand la chaux, l'argile et leur blancheur ont tout réoccupé. - J'arrive - Et je vois peu à peu l'émersion : - Toi d'abord qui orchestres couleurs et mouvements, - Redonnes leur tapage aux bestioles, - Diriges des vols périlleux. - Puis les objets, - Fiers de leur prouesses, - Déclenchent l'élan des manèges. - Tu chercheras les chiens acrobates du rêve - Entre les draps étonnés, - Tu secoueras un à un les poudroiements de la lumière - Et la vie se réinstallera. - Tu te réveilles - Et la maison devient un carnaval » ■

(Tahar Djaout – Extrait de « Perennes » - 1983)